Méthodes de tri des foules et des publics dans le parc humain lors des événements

Dominique Boullier

▶ **To cite this version:**

Dominique Boullier. Méthodes de tri des foules et des publics dans le parc humain lors des événements. Lo Squaderno, 2011, 19, pp.9-13. hal-01024216

HAL Id: hal-01024216

https://sciencespo.hal.science/hal-01024216

Submitted on 16 Sep 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Méthodes de tri des foules et des publics dans le parc humain lors des événements

Dominique Boullier

Dominique Boullier est professeur à Sciences Po Paris et coordonnateur scientifique du médialab.

http://www.medialab.sciences-po.fr/

http://sites.google.com/site/dominiqueboullier/

dominique.boullier@sciences-po.fr

L'espace public d'Habermas et celui du gestionnaire d'une ville pourraient ne jamais se rencontrer : après tout, pour Tarde (1901) , le public est constitué par cette connexion des cerveaux à distance, permise par la presse notamment. Ce que l'on qualifie d'événements dans une ville représente cependant un moment rare de mise en présence, en contact physique, dans l'environnement bâti de la ville, de ces esprits, préparés, échauffés, « mobilisés » à distance auparavant. Mais cette focalisation de l'attention collective, ce centrage partagé sur un même agenda, ne dit rien des formes de composition de ces collectifs co-présents dans un lieu public. Il est alors trop facile de les réduire tous au statut de foule, comme le fait paresseusement toute une tradition sociologique à la suite de Le Bon (1895). Nous avons proposé (Boullier, 2010) au contraire une « prudence » de la catégorisation qui tienne compte du caractère instable de ces regroupements, en parlant de « quasi foules », mais aussi de « quasi publics ». Park (1903) adoptait une attitude similaire en employant le terme de « mouvement de foule », pour éviter de lui donner une substance et une permanence. En prolongeant Tarde, nous avons proposé, de façon symétrique, de parler aussi de « mouvements d'opinion » et non plus « d'opinion publique ». Dès lors, il devient possible de rendre compte de tout un gradient de constitution de l'espace public, qui part depuis cette proximité des corps qui peuvent donner des mouvements de foule (et l'on sera plus près de l'espace public au sens urbain du terme) jusqu'à cette participation des esprits au même enjeu, sur un même problème (« issue ») qui constitue un public (Lippmann, 1927) et produit des mouvements d'opinion, ce qui est le propre de l'espace public au sens politique du terme. Ces gradients ne sont pas de simples opérations conceptuelles, ce sont en fait les indices qu'exploitent tous les participants à un événement pour mesurer (c'est-à-dire « sentir ») ce qui se passe, comme c'est le cas lors des grandes transformations politiques vécues en 2011 dans la « rue arabe », expression qui possède précisément les deux sens de foule et de public, de cadre bâti et de phénomène politique.

Ces méthodes, au sens de l'ethnométhodologie, pour rendre possible cette épiphanie du collectif comme esprit partagé à partir de corps individuels physiquement proches, sont au nombre de trois, directement observables dans les formes du cadre bâti choisi pour trier les publics dans le parc humain (Sloterdijk, 1999).

1. Sériation des individus et démocratie représentative

Le tri des collectifs se fait d'abord en les sériant, en les réduisant à des individus dotés de propriétés identiques. Réduit à une juxtaposition d'individus, « le peuple » semble « gérable » pour employer un terme de management et, mieux encore, il semble accepter la mise

en scène spatiale des différences sociales radicales, car tous sont réunis « pour le spectacle » ou « pour le soutien à leur équipe », comme cela se passe dans les stades. Cette méthode de création d'un monde commun ressemble en fait à celle de la démocratie représentative fondée sur des opérations de vote, individualisées à l'extrême, qui permettent de recomposer, après de nombreuses étapes, la volonté générale. Le stade ou les concerts ne semblent supporter le peuple qu'à la condition de le sérialiser, d'atténuer la puissance du nombre qui le caractérise, comme on le fait pour la démocratie représentative. Toutes les procédures de filtrage nominatif renforcent cette tendance : les 20.000 abonnés du club de foot, le Paris Saint Germain (PSG), possèdent tous leurs cartes magnétiques avec photo personnelle, indispensables pour entrer. La « République du PSG » distribue désormais ses cartes d'identité pour autoriser ou non la participation à un espace public… qui ne l'est plus, puisque devenu au sens strict, une affaire de club. Pour retrouver une maitrise de son public trop ségrégé et agrégé en foules concurrentes (les tribunes Auteuil et Boulogne), le PSG a, en 2010, innové en créant un placement nominatif aléatoire, sans zoning préalable : il pousse ainsi encore un peu plus la démarche de sériation des individus identifiés pour éviter tout effet de foule. On mesurera cependant la différence avec les manifestations de rue, qui, dans certains cas, assez rares, donnent lieu à éviction de groupes par d'autres mais qui, plus souvent, restent ouvertes et anonymes. Il existe bien plusieurs politiques de rassemblement public et du public, certes différentes selon les enjeux marchands ou civiques dominants mais aussi selon les projets des organisateurs. Le « débordement » qui va faire émerger l'événement serait alors en premier lieu celui de cette politique de tri, puisque pour devenir public et se révéler comme connection des esprits, il va falloir dépasser cette sériation. Hantise des organisateurs qui craignent la fusion explosive des corps qui pourrait en résulter mais en même temps espoir de ces mêmes organisateurs, qui verront leur travail de programmation et de tri produire le miracle de cet instant fusionnel qui, seul, fera événement.

Nous avons proposé de rendre compte de tout un gradient de constitution de l'espace public, qui part depuis cette proximité des corps qui peuvent donner des mouvements de foule jusqu'à cette participation des esprits au même enjeu, sur un même problème qui constitue un public et produit des mouvements d'opinion

2. Ségrégation spatiale et zoning social

Le tri des publics se fait ensuite dans l'espace en installant les équipements du cloisonnement, en hiérarchisant les places et en évitant les contaminations. L'espace public de ces événements se constitue comme un lieu à part, hors des lieux publics, alors qu'ils les occupent. C'est le cas, en mode mineur, de la manifestation qui est encadrée par un service d'ordre mais c'est le cas en mode majeur de tous les événements à caractère de spectacle. Ceux qui sont organisés dans un cadre bâti conçu pour cela sont évidemment plus à leur aise pour réaliser le travail de « conteneur », qui tient les corps ensemble sans pour autant se résumer à une contention trop visible. Les festivals de rue et les manifestations de rue sont propices à toutes les contaminations, les quasi foules et les quasi publics se mélangeant aux vrais passants, malgré les tentatives de clôtures humaines par les services d'ordre.

Ce modèle n'est pas celui des espaces publics non plus mais il est proche des modèles de ségrégation spatiale que l'on observe dans la ville. Le stade n'est guère autre chose finalement qu'un urbanisme de zoning fonctionnel qui aurait totalement réussi au point de pouvoir ranger les groupes sociaux selon leurs statuts. Les caméras de surveillance que l'on met en place dans les villes ne seraient alors que l'écho de ce fantasme déjà réalisé dans les stades où l'on peut en permanence savoir ce que chaque groupe fait, voire même prémédite. Mais

attention, car la division n'a pas de fin lorsqu'elle est enclenchée : ainsi, au sein des groupes de supporters d'un même club, la concurrence, voire la haine, peuvent être farouches. Le conteneur des tribunes visiteurs d'un stade peut même matérialiser ces divisions internes sous forme de grilles installées au sein même de la tribune visiteurs. Tout le stade déploie une géographie sociale très marquée, où l'on peut suivre des parcours dans le cycle de vie d'un supporter selon sa génération et sa trajectoire sociale.

3. Epuration dans le temps et processus d'assimilation

Enfin, le tri s'effectue sous forme temporelle, comme c'est le cas dans les files d'attente. Le dispositif de gestion des foules traite alors les collectifs selon une succession d'états qu'ils doivent franchir pour être progressivement épurés, en traitant un attachement après l'autre. Pendant leur approche de la ville, ce sont des voyageurs qu'il faut transporter, à l'entrée du concert, ce sont des clients qui ont payé un billet, une fois entrés, ce sont des fans qui font public.

Ce modèle de traitement par sas, par seuil, ressemble fort au traitement de l'assimilation des étrangers. Toutes les files d'attente des grands événements présentent des analogies topologiques avec Ellis Island, avec tous ces terminaux qui stockent les étrangers avant de les faire franchir le seuil d'un monde tant désiré. Pour accueillir des collectifs hétérogènes, il semble nécessaire de les avoir préalablement épurés, contrôlés et réduits à certaines propriétés acceptables, assimilables. Dans les deux cas, une forme de fiction est respectée qui voudrait qu'on débouche sur une assimilation, alors qu'en réalité c'est tout un mixte de cultures et d'expériences qui passe le seuil et qui débordera toujours le supposé prototype national pur, ou tout au moins sa définition administrative provisoire. Le modèle idéal de l'espace public délibératif, éclairé, comme le proposait Habermas, repose ainsi sur cette supposée épuration des sentiments, des a priori, des émotions, bref, des corps (de la foule ou du peuple) qui doivent se transformer en purs esprits (du public, de l'opinion publique ou des citoyens).

La manifestation fait encore figure à part dans ce processus. Car son ordre propre, sa hiérarchie, veillent à faire faire l'apprentissage aux novices ou aux réfractaires de ce qu'est « la bonne manifestation », celle qui est politiquement correcte. J'ai déjà mentionné ailleurs à quel point le travail de purification des causes est radical de la part des partis à l'aide de la formule de conjuration : « c'est pas politique » (Boullier, 2001; 2009). Mais le même processus peut se vérifier pour les syndicats ou pour d'autres groupes qui cherchent la reconnaissance. Nous avons ainsi observé une manifestation de ravers, lors du festival des Trans à Rennes, qui, voulant gagner en respectabilité, accepteront de se mouler dans le modèle de la manifestation en défilant dans un ordre impeccable dans tout le centre ville de Rennes, en respectant même à la minute près les engagements pris pour terminer le défilé et éteindre les sound systems. Les responsables de la police furent véritablement ébahis de cette mutation complète de comportements. Voilà les ravers assimilés, devenus force politique de proposition, mouvement social reconnu ou tout autre terme qui qualifie la participation à des formats standards de représentations des collectifs.

Conclusion

Dans ces trois opérations, la réduction du potentiel subversif de la foule est manifeste. Et ce travail fait par les organisateurs n'est pas si éloigné de celui des sociologues qui rabattent alors ces collectifs sur les catégories a priori de foules ou de publics. Dans cette manœuvre, des organisateurs et des sociologues, c'est l'espace public au double sens du terme, politique et urbain, qui se retrouve reformaté et singulièrement réduit. Les collectifs hybrides qui font les foules et les publics sont alors sérialisés (comptés), rangés (dans l'espace et dans l'espace

social) et assimilés (dans le temps) mais les rencontres, avec leurs risques et leurs potentiels créatifs, auront été rendues impossibles. C'est pourtant ce qui fait sans nul doute l'esprit de la ville (Wirth) mais aussi l'espace politique du public, qui constituent ensemble la climatisation collective (Sloterdijk, 2004).

Metodi di ordinamento delle folle e dei pubblici all'interno del parco umano in occasione degli eventi urbani

Lo spazio pubblico di Habermas e quello di un tecnico della gestione urbana non potrebbero mai incontrarsi: dopo tutto, secondo Tarde (1901), il pubblico è costituito da una connessione di cervelli a distanza resa possibile in particolare dalla stampa. Tuttavia, ciò che chiamiamo un "evento urbano" è uno di quei momenti di presenza e contatto fisico tra questi "spiriti", riscaldati e mobilizzati a distanza e a priori, che si ritrovano nell'ambiente costruito della città. Ma questa focalizzazione collettiva dell'attenzione non ci dice ancora nulla sulle forme di composizione di tali collettivi co-presenti in un luogo pubblico. Si è allora tentati di ridurre il fenomeno a una questione di "folla", come infatti fa tutta una tradizione sociologica che si rifà piattamente a Le Bon (1895). Da parte nostra (Boullier, 2010), abbiamo proposto al contrario una prudenza categoriale volta a tener conto del carattere instabile di questi raggruppamenti urbani, denominandoli "quasi-folle" e "quasi-pubblici". Analogamente, per evitare l'essenzialismo, Park (1903) utilizzava il termine "movimenti di folla". Seguendo Tarde, abbiamo proposto di parlare di "movimento di opinione" invece che di "opinione pubblica". A partire di qui, diviene possibile rendere conto dei gradienti di costituzione dello spazio pubblico, a partire dalla prossimità dei movimenti di folle (lo spazio pubblico nel senso urbano del termine) fino alla partecipazione e alla focalizzazione su un medesimo problema o questione (*issue*) che definisce un pubblico (Lippmann, 1927) e produce dei movimenti di opinione (lo spazio pubblico nel senso politico del termine). Questi gradienti non sono delle semplici operazioni concettuali, ma degli indizi utilizzati dai partecipanti stessi per capire e "sentire" cosa sta succedendo, come nel caso delle grandi trasformazioni vissute nel 2011 nella "strada araba", espressione che riassume precisamente l'unità di costruito urbano e fenomeno politico.

Questi metodi (in senso etnometodologico) per rendere possibile il manifestarsi del collettivo a partire da corpi individuali fisicamente prossimi sono essenzialmente di tre tipi, e sono direttamente osservabili come forme del costruito per mettere in ordine i pubblici all'interno del parco umano (Sloterdijk, 1999).

1. Seriazione degli individui e democrazia rappresentativa

L'ordinamento dei collettivi si compie anzitutto per seriazione, riducendoli cioè a individui dotati di proprietà identiche. Una volta ridotto a una giustapposizione di individui, "il popolo" diviene, per impiegare un termine manageriale, "gestibile"; di più, esso accetta la messinscena spaziale delle differenze sociali, in quanto il fatto di riunirsi viene riportato allo "spettacolo" o, negli stadi, al "sostegno alla propria squadra". Questo metodo di creazione di un mondo comune assomiglia alla democrazia rappresentativa fondata sull'operazione di voto, che come è noto è estremamente individuale, che permette poi di ricomporre la "volontà generale". Lo stadio o i concerti sopportano il popolo solo serializzandolo, attenuando la potenza del numero, esattamente come la democrazia rappresentativa. Tutte le procedure di filtraggio nominativo rafforzano questa tendenza : i 20.000 abbonati al club di calcio Paris Saint Germain (PSG) hanno tutti una carta magnetica con foto personale, indispensabile per entrare. La "Repubblica del PSG" distribuisce ormai carte d'identità valide per la partecipazione a uno spazio pubblico. . . che tale non è più, proprio in quanto gestito da un club privato. Nel 2010 il PSG ha introdotto la novità del piazzamento aleatorio, senza *zoning* preventivo, il che spinge ancor più verso la seriazione individuale che impedisce effetti di folla. La differenza rispetto alle manifestazioni di strada, aperte e anonime, è evidente. Esistono diverse politiche di riunione pubblica e del pubblico, che differiscono certo rispetto

all'obiettivo commerciale o civico ma anche rispetto al progetto degli organizzatori. Il "debordamento" che fa emergere l'evento è allora in primo luogo causato da questa politica di classificazione, dato che per divenire un pubblico e qualificarsi come riunione "spirituale" occorre superare la seriazione individuale: incubo e insieme sogno degli organizzatori, che da un lato temono la miscela esplosiva della folla ma dall'altro hanno bisogno dell'istante fusionale che "fa evento".

2. Segregazione spaziale e zonizzazione sociale

L'ordinamento dei pubblici si fa poi nello spazio, introducendo degli equipaggiamenti di chiusura, gerarchizzando i luoghi ed evitando le contaminazioni. Lo spazio pubblico degli eventi si costituisce come un luogo a parte, esterno ai luoghi pubblici che pure occupa. È il caso delle manifestazioni così come di molti spettacoli, inquadrati da un servizio d'ordine. Le riunioni pensate per ambienti interni sono naturalmente più facili da contenere senza che l'effetto di "contenitore" del costruito risulti troppo visibile. I festival e le manifestazioni di strada, invece, danno costantemente luogo a contaminazioni e mescolanze pressoché inevitabili.

Questo modello non ricorda tanto lo spazio pubblico quanto i modelli di segregazione spaziale urbana. In effetti lo stadio non è altro che un modello di zonizzazione funzionale perfettamente riuscito, e le telecamere di sorveglianza installate nelle strade non sono che l'eco del sogno già realizzato allo stadio, dove tutti i gruppi sono costantemente osservati. Ma attenzione perché, una volta attivata, la divisione rischia di non arrestarsi: all'interno di una tifoseria la tensione può salire molto. Il contenitore delle tribune di uno stadio può materializzare queste divisioni interne in forme di reticolati di separazione. Lo stadio per intero sviluppa una geografia sociale marcata, in cui è possibile seguire anche la traiettoria di un singolo tifoso nel corso degli anni.

3. Epurazione nel tempo e processo di assimilazione

Infine, l'ordinamento si effettua anche lungo l'asse temporale, come nel caso delle code di attesa. Il dispositivo di gestione delle folle tratta allora i collettivi secondo una successione di stati che devono essere attraversati per giungere a una purificazione progressiva, attraverso i diversi attaccamenti. Per arrivare in città occorre trasportare dei viaggiatori, per entrare a un concerto occorrono dei clienti con biglietto, una volta dentro ci troviamo davanti a un ritrovo di fan di un certo gruppo musicale.

Questo modello di trattamento, che implica soglie e salti, ricorda il trattamento degli stranieri. Tutte le code di attesa dei grandi eventi hanno delle analogie topologiche con Ellis Island, con tutti i suoi terminal che incasellavano gli stranieri prima di permettere loro di attraversare la soglia di un mondo tanto desiderato. Per accogliere dei collettivi eterogenei sembra dunque necessario operare preventivamente una loro epurazione per ridurli a insiemi di proprietà accettabili e assimilabili. In entrambi i casi si rispetta una sorta di finzione secondo cui si giunge all'assimilazione, anche quando in realtà l'entità che attraversa la soglia è una mescolanza di culture e di esperienza che risulterà necessariamente debordante rispetto al prototipo nazionale puro o alla sua definizione amministrativa. Il modello ideale dello spazio pubblico deliberativo come lo proponeva Habermas si basa cioè su questo presupposto di epurazione dei sentimenti, delle emozioni, insomma dei corpi (della folla o del popolo) che dovrebbero trasformarsi in puri spiriti (del pubblico, dell'opinione pubblica o dei cittadini).

In questo processo la manifestazione è una figura particolare, dato che il suo stesso ordine, la sua gerarchia implicano un apprendistato per i novizi di cosa sia una "buona manifestazione". Ho già esaminato altrove a che punto sia radicale il lavoro di purificazione delle cause che i partiti compiono attraverso la formula: "questo non è politica" (Boullier, 2001; 2009). Ma lo stesso processo si può verificare per i sindacati o per altri gruppi che cercano un riconoscimento. Al festival delle Transmusicales a Rennes abbiamo osservato un gruppo di *raver* che volendo guadagnarsi una rispettabilità accettavano di fondersi nello stampo della manifestazione, sfilando in ordine impeccabile per il centro città di Rennes, rispettando al minuto l'orario concordato per spegnere il *sound system*. I responsabili della polizia ne furono basiti. Ecco così assimilati anche i *raver*, divenuti ormai forza politica propositiva, movimento sociale riconosciuto o qualsiasi altra cosa che qualifichi la partecipazione a dei formati standard di rappresentazione dei collettivi.

Conclusione

In queste tre operazioni, la riduzione del potenziale sovversivo della folla è chiaro. E questo lavoro compiuto dagli organizzatori non si allontana da quello dei sociologi che di fronte ai collettivi utilizzano le categorie a priori di folla o pubblico. Ma così facendo è lo spazio pubblico, nel doppio senso di politico

e urbano, che viene riformattato e rimpicciolito. I collettivi ibridi che compongono le folle e i pubblici vengono allora serializzati (contati), ordinati (nello spazio) e assimilati (nel tempo); ma gli incontri, con i loro rischi e i loro potenziali creativi, vengono impediti a priori. E d'altra parte erano proprio quegli incontri che costituivano lo spirito della città secondo Wirth, ma anche lo spazio politico del pubblico, che costituivano cioè l'insieme della climatizzazione collettiva (Sloterdijk, 2004).

Bibliographie

Boullier, Dominique (2009) « Choses du public et choses du politique. Pour une anthropologie des inouïs » in M. Carrel, C. Neveu et J. Ion (eds.) *Les intermittences de la démocratie. Formes d'action et visibilité citoyenne dans la ville*. Paris : L'Harmattan.

Boullier, Dominique (1999) *L'urbanité numérique. Essai sur la troisième ville en 2100*. Paris : L'Harmattan.

Dewey, John (2003[1932]) *Le public et ses problèmes*. Paris : Farrago.

Fillieule, Olivier et Danielle Tartakowsky (2008) *La manifestation*. Paris: Les Presses de Sciences Po.

Goffman, Erving (1963) *Behavior in Public Spaces*. New York: The Free Press of Glencoe.

Habermas, Jurgen (1962) *L'espace public : archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*.

Joseph, Isaac, Boullier, Dominique et al. (1994) *Gare du Nord, Mode d'emploi*. Paris : Plan Urbain.

Joseph, Isaac (1985) *Le passant considérable*. Paris : Librairie des Méridiens.

Le Bon, Gustave (1895) *Psychologie des foules*. Paris : Alcan.

Lippmann, Walter (1927) *The Phantom Public*. New York: Simon & Schuster.

Park, Robert E. (2007[1903]) *La foule et le public*. Lyon : Parangon.

Sloterdijk, Peter (2000) *Règles pour le parc humain*. Paris : Mille et Une Nuits.

Sloterdijk, Peter (2005) *Sphères III Ecumes*. Paris : Maren Sell éditeurs.

Tarde, Gabriel (1890) *Les lois de l'imitation*. Paris : Alcan.

Tarde, Gabriel (1901) *L'opinion et la foule*. Paris : Alcan.

Wirth, Louis (1938) « Urbanism as a way of life », *American Journal of Sociology* 44.

Des Ecritures illicites
Le savoir des agents de la sureté sur l'écrit à Paris (1871-1900)

Philippe Artières

> « On a constaté aujourd'hui sur le socle de la statue de la République, en face de l'Institut les mots suivants peints en vert : "Vive le Roi". Les lettres mesurent 10 centimètres environ de hauteur. Elles sont situées sur la partie du socle regardant la Seine. Les passants ne prêtent pas beaucoup d'attention à cette inscription. »[1]

Ce rapport est celui d'un policier parisien en date du 29 décembre 1884 ; ce regard sur des écrits tracés sur un mur paraît aujourd'hui banal tant la lutte contre le graffiti (« contre le vandalisme ») fait partie des prérogatives policières. Il n'en était rien, il y a cent cinquante ans : ce constat d'écriture illicite constitue un événement aussi minuscule que considérable : il s'inscrit dans un moment important de redéfinition des fonctions du policier[2] ; il inaugure un regard et sa pratique ; le policier précise non seulement le siège de l'écrit mais sa taille, sa couleur, son support et sa consistance. L'agent indique aussi le trouble provoqué, ce qu'aujourd'hui on nomme la saillance d'un écrit. Comment un tel constat d'écriture a-t-il été rendu possible ? Quel intérêt pouvait pousser un policier faisant sa ronde à noter, avec tant de soins, quelques signes traces à la peinture verte ? Pourquoi soudain cet écrit en public devient suspect ? Et surtout pour ces inspecteurs qu'est-ce qui constitue dans leur fonction l'acte d'écrire en un acte à observer et à décrire dans un rapport ?

Ce savoir policier s'inscrit dans la continuité du regard des médecins sur l'écrit ; à partir des années 1850 en effet s'est développé en Europe un savoir absolument inédit sur l'écriture. Non seulement sont décrites et nommées pour la première fois des pathologies d'écriture mais c'est le corps graphique même qui est soumis à l'œil du médecin. Les courbes et les déliées révèlent la vérité des sujets : leurs pathologies mais aussi leur dangerosité. A partir d'un échantillon autographe, on croit pouvoir connaître un individu.[3]

Or s'opère à partir de cette clinique la mise en place de ce que nous avons appelé un panoptique d'un second type, le panoptique graphique dont Foucault esquisse les contours dans *Surveiller et punir*. Ce dispositif nouveau s'appuie sur des lecteurs qui surveillent l'espace pu-

Philippe Artières est chercheur en histoire au CNRS. Il développe une histoire politique et sociale de l'infraordinaire. Il a notamment publié *Rêves d'histoire* (Les Prairies ordinaires, 2006), et *Papiers de bas-fonds : archives d'un savant du crime 1843-1924* (Textuel, 2009). Il co-anime le blog www.scriptopolis.fr

ph.artieres@wanadoo.fr

1 Voir fonds de la Préfecture de Police de Paris, série BA. Voir l'article important sur les écritures séditieuses : C. Braconnier, «Braconnages sur terres d'état : Les inscriptions politiques séditieuses dans le Paris de la Commune, 1872–1885», *Genèses* 35 (1999): 107-130.

2 Voir les travaux des historiens de la Police : notamment Q. Deluermoz « De la sédimentation juridique à la pratique du contrôle social : l'exemple du Guide des sergens de ville de l'officier de paix Barlet, 1831 », dans V. Milliot (dir.), *Les Mémoires policiers, 1750-1850*, Rennes, PUR, 2006, p. 271-285.

3 Cf. Ph. Artières, *Clinique de l'écriture. Une histoire du regard médical sur l'écriture ordinaire*, Paris, Synthelabo, 1998.